

## L'HEURE DE L'ULTIMATUM

PAR STEFAN BRIJS

Traduit du néerlandais par Daniel Cunin.

---

**M**artin avait changé. Cela me frappa dès qu'il apparut, tout excité, dans l'encadrement de la porte et m'annonça que c'était la guerre. En ce matin du mercredi 5 août 1914, j'étais en train de lire un passage du *Paradise Lost*. Son arrivée me surprit plus que ses paroles. Je ne savais quoi lui répondre.

«C'est une putain de bonne nouvelle, non? fit-il, étonné que je ne partage pas spontanément son enthousiasme, avant d'ajouter, comme pour me convaincre: On va te leur donner une de ces leçons à ces Allemands!»

Il avait une voix moins frêle que par le passé et recourait à un langage encore plus grossier. Sa tête, d'une carnation plus colorée qu'avant, était surmontée d'une casquette différente de celle dont je me souvenais. En revanche, il portait toujours le même gilet gris souris sans manches. C'est moi qui le lui avais offert. Comme il s'était étoffé en travaillant dans les docks, le vêtement lui bridait à présent un peu le torse. Pour le reste, il était toujours aussi petit que lors de notre dernière rencontre, environ un an plus tôt. Je m'étais certes rendu depuis à quelques reprises chez ses parents, mais sans jamais le croiser.

«Je parie qu'y traîne avec ce bon à rien de Cunningham, l'excusait sa mère. Y va encore rentrer avec des égratignures et des bleus partout. Y vaut pas mieux que Shakespeare.»

Shakespeare, c'était le chien que Martin avait repêché dans le Wenlock Basin par un jour glacial. L'unique survivant d'une portée jetée dans le canal. Après que le chiot se fut extrait du sac de jute où on l'avait enfermé avec ses frères et sœurs, Martin avait, au risque de sa vie, plongé dans l'eau sombre et sauvé l'animal de la noyade. Grâce au lait de la mère de Martin qui venait de donner naissance à Molly et Poppy, le rescapé avait, contre toute attente, survécu. Après chaque tétée de l'une des jumelles, Mme Bromley laissait tomber quelques gouttes de lait dans une cuiller à café qu'elle tenait sous son mamelon; Martin et moi allions alors la porter à la boule de poils pas plus grosse qu'un poing. Shakespeare grandit et devint un bâtard indocile qui nous arrivait à mi-jambe; une ou deux fois par an, il disparaissait pendant quelques jours, voire quelques semaines, avant de revenir couvert de plaies et de lésions.

C'est à moi qu'il devait son nom, Mme Bromley ni ses enfants n'ayant jamais entendu parler de Shakespeare. Ils le trouvèrent drôle et bientôt Nelly, alors âgée de quatre ans, ne cessa de s'adresser au chiot en criant: «Shaky! Shaky!»

«Shakespeare est déjà de retour?» demandai-je à Martin qui, selon toute apparence, ne savait s'il devait rester sous le linteau ou entrer. La dernière fois que j'avais rendu visite à la famille Bromley, l'animal venait de reprendre ses vagabondages.

«Pourquoi tu me les casses avec Shakespeare?» s'écria Martin, indigné. On est en guerre, mon gars! Qu'est-ce que j'en ai à branler de ce foutu chien!

- Je me posais juste la question, fis-je, surpris du calme dont je faisais preuve tandis que Martin, toujours aussi agité, reprenait:

- Hier soir, j'étais au Buckingham Palace. Un truc à pas rater, John! On était des milliers! Et à onze heures, quand le... le... comment ça s'appelle déjà?

- L'ultimatum?

- C'est ça, l'ultimatum. Après l'heure de l'ultimatum, tout le monde a poussé des cris de joie. On va en faire du hachis! On va leur mettre une de ces raclées! Et au milieu de la nuit, quand le roi et la reine sont apparus au balcon, une grande fête a commencé. C'était génial! s'exclama-t-il avant de reprendre son souffle pour ajouter d'un ton décidé: Je vais m'engager comme volontaire, John. Les gens, y disent que le ministre va bientôt lancer un ordre de mobilisation. Mais moi, je vais pas attendre! Y en a déjà qui font la queue chez les Fusiliers.

- Martin, t'as... t'as dix-sept ans, répliquai-je après avoir marqué une pause pour réfléchir, le temps de me souvenir qu'il avait deux ans de moins que moi. Tu vas devoir attendre d'en avoir au moins dix-huit.

- M'en contrefiche. Je veux pas rater ça! Tu crois quand même pas que je vais continuer à trimer aux docks pour une misère pendant que tous les autres seront en train de se battre?»

Tu t'emballas - voilà ce que je me apprêtais à lui répondre, mais il ne m'en laissa pas le temps.

«Et pis, toutes les filles, l'uniforme, ça les fait craquer», déclara-t-il, rayonnant.

Un sourire se dessina sur mes lèvres, moment que Martin attendait manifestement pour me poser la question qui l'avait amené:

«Tu t'engages avec moi, John?»

Il releva un peu sa casquette, laissant apparaître des cheveux filasse, puis posa sur moi des yeux un rien suppliants. Un regard que je connaissais. Celui qu'il adoptait sans manquer, quelques années plus tôt, quand il escomptait mon soutien lorsque des garçons de sa classe, bien plus grands que lui, le menaçaient. Autrement dit, il avait à nouveau besoin de moi. Sans aucun doute pensait-il avoir plus de chances d'être incorporé si je me présentais à ses côtés. Or cette idée ne m'effleurait même pas. L'été fini, j'entamerais des études de littérature anglaise. Rien ni personne ne pourrait m'en dissuader. Pas même la guerre et pas davantage Martin.

Je secouai la tête de droite à gauche. Martin parut marquer le coup, mais il ne désarma pas tout de suite.

«Allez, John, tous les deux ensemble dans l'armée, ça serait-y pas fantastique?»

- Je n'y songe pas une minute, répondis-je d'un ton résolu.

- Mais on a toujours tout fait ensemble.

- Cette époque-là est révolue depuis longtemps, Martin, fis-je sans parvenir à dissimuler une certaine irritation. Je veux dire, ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus... et tu te pointes sans crier gare en me demandant de m'engager avec toi dans l'armée. C'est de la folie.»

Sans le faire exprès, j'avais trop appuyé sur ces derniers mots; une grimace figea le visage de Martin.

«De la folie! De la folie! s'écria-t-il. Tu veux que je te dise ce que c'est, la folie? Toi qui passes ta vie dans tes bouquins! Voilà ce que c'est, la folie! Regarde-moi tous ces bouquins... - d'un grand geste du bras, il montra les murs qui, du sol au plafond, disparaissaient sous les livres - Ça, c'est de la folie, John! De la folie pure!»

Ses braillements me rappelèrent la dernière fois où nous avons pris congé l'un de l'autre.

«Martin, écoute..., essayai-je de l'apaiser, laisse-moi réfléchir à tout ça. Tu me prends de court, t'es capable de comprendre ça, quand même?»

- Réfléchir, les Allemands nous en laissent pas le temps. Si on attend, ils seront bientôt à notre porte.

- Je doute que ça se passe aussi vite. Accorde-moi quelques jours de réflexion, Martin.

- Demain, John, je veux une réponse demain.

- Bien, demain dans ce cas.

- Demain», répéta-t-il et, après avoir hoché la tête, il tourna les talons et sortit. À ce moment-là, je reconnus pour la première fois dans la forme de ses épaules et de son dos la stature puissante de son père. Martin commençait donc à lui ressembler aussi sur le plan physique.

Par la porte restée entrouverte, la rumeur de la rue me parvenait: brouhaha joyeux, tintement de sabots de chevaux et, en provenance de la Bishopsgate Goods Station, voix d'un crieur de journaux: «La guerre! On a déclaré la guerre à l'Allemagne! Lisez le *Daily Mail!*»

Avec un soupir, je fermai le livre de Milton. Je laissai mes doigts en parcourir la couverture, mais au lieu de penser à la guerre, je me remémorai des propos que m'avait tenus un jour la mère de Martin: «Le lait est plus épais que le sang, John.» (...)

Extrait de *Post voor mevrouw Bromley* (Du courrier pour Mme Bromley), Atlas, Amsterdam / Anvers, 2011, pp. 9-12.

La traduction française de ce roman, de la main de Daniel Cunin, paraîtra aux éditions Héloïse d'Ormesson de Paris en août 2014.